



ACTES
de la *Conférence nationale*
et
du 13^e colloque de l'AQPC

*Les collèges,
une voie essentielle de développement*

L'École contre la culture ?

par

Pierre BOURGAULT
professeur
Université du Québec à Montréal

Association québécoise
de pédagogie collégiale



Cégep de Chicoutimi



Fédération
des cégeps



Conférence VP1

L'École contre la Culture ?

Pierre Bourgault
professeur
Université du Québec à Montréal

J'ai intitulé ma conférence « L'École contre la Culture ? », avec un point d'interrogation. Pour ma part, je rêve du jour où l'on attachera autant d'importance à la santé de l'esprit qu'à celle du corps. Je rêve du jour où l'école nous apprendra à vieillir. Car nous savons tous que le corps se dégrade inévitablement mais que l'esprit, lui, grandit jusqu'à la dernière limite. Nous sommes tombés, depuis un certain nombre d'années, dans une sorte de folie de la santé physique. Au risque d'oublier tout le reste. Je fais du vélo... mais je ne connais rien. Je fais tout pour vivre jusqu'à cent ans... mais je ne pense pas. Je ne fume pas... mais je suis con. Je rêve du jour où l'on attachera autant d'importance à la santé de l'esprit qu'à celle du corps. Or la vie de l'esprit passe par la culture. Et la culture, je me demande depuis toujours et plus que jamais, qu'est-ce que l'école en fait ? La culture, bien sûr, c'est d'abord et avant tout la somme des connaissances. Il est évident que chacun et chacune d'entre nous ne peut pas aspirer à tout connaître. Mais il est important de se souvenir qu'on peut aspirer à connaître le plus possible. On ne peut pas être cultivé si l'on n'a pas d'abord acquis un certain nombre de connaissances. Mais la culture serait aussi une culture morte, sans intérêt, si l'on n'y incluait pas la création : ce qui se fait devant nous, qui un jour deviendra classique, qui un jour s'intégrera au patrimoine humain; la création fait partie intégrante de la culture. Finalement, et c'est surtout sur ce finalement que je voudrais insister puisqu'il est le plus absent de nos sociétés, la culture ne va pas sans réflexion.

La culture, c'est une valeur ajoutée à un produit. Le produit étant très simplement la bête humaine, ce que nous sommes tous, des bêtes. C'est la culture qui transforme l'homme; on pourrait dire que l'homme en transformation est un être cultivé. On nous a beaucoup dit et répété que la culture, c'est ce qui reste après qu'on a tout oublié et ce n'est pas complètement faux. En vieillissant, on s'aperçoit que beaucoup de connaissances plus ou moins superficielles, plus ou moins accessoires, disparaissent et qu'il ne reste que l'essentiel, sur quoi on peut penser et réfléchir. Mais encore faut-il avoir appris quelque chose.

Apprendre à l'école

L'école, bien sûr, est le lieu de la culture par excellence. Mais pas n'importe quelle école. Pas l'école qu'on voudrait nous imposer aujourd'hui, qui deviendrait le seul lieu d'apprentissage de toutes les connaissances, de toutes les techniques et de toutes les compétences. L'école fourre-tout. On a l'impression, parfois, que certains ont

oublié qu'on pouvait apprendre en dehors de l'école. Qu'on pouvait apprendre à conduire une automobile ailleurs qu'à l'école. Qu'on pouvait apprendre à coudre des tabliers ailleurs qu'à l'école. Qu'on pouvait apprendre à faire des tartes ailleurs qu'à l'école. On semble, en bien des milieux, l'avoir oublié. Et quand on l'oublie, on fait subir à l'école une pression telle qu'on la prédispose à l'explosion à tout moment. L'école ne peut pas et ne doit pas être le seul lieu d'apprentissage; nos enfants et nous-mêmes — parce que nous apprenons toujours — devons pouvoir acquérir des connaissances, et penser et réfléchir, en dehors de l'école. Mais l'école reste importante parce qu'elle est le lieu de l'apprentissage de l'essentiel.

D'où vient ma question aujourd'hui : « L'école est-elle un lieu de culture ou travaille-t-elle contre la culture ? » C'est souvent la question que je me pose et je me la pose encore plus depuis quinze ans, depuis que j'enseigne à l'université. Et aujourd'hui je réponds sans ambages : à l'école du « vécu », on lutte contre la culture.

Apprendre ce qu'on ne sait pas.

Quand on ne donne aux élèves que ce qu'ils veulent, on ne leur donne que ce qu'ils ont déjà. Imaginez un artiste, un chanteur, un musicien qui répéterait inlassablement, pendant 50 ans, le même concert... Bien sûr, il y aurait toujours des nostalgiques pour se retrouver dans la salle et applaudir le vieux succès. Mais cet artiste, ne donnant aux gens que ce qu'ils veulent, ne leur donnerait que ce qu'ils avaient déjà. Quand on prend un enfant de 14, 15 ou 16 ans, et qu'on le limite à ce qu'il a été pendant les quatorze ou quinze premières années de sa vie, on le tue, on l'« inculture » et on l'empêche de grandir et de s'épanouir.

À l'Université du Québec, les professeurs présentent, lors de leur premier cours, un syllabus. Moi quand je suis entré à l'université et que je suis arrivé dans mon premier cours, on m'a demandé : « As-tu ton syllabus ? ». Personne ne m'en avait parlé, je ne savais pas ce que c'était. Je le sais maintenant. C'est une proposition qu'on fait aux étudiants et aux étudiantes. Le professeur qui, en principe, sait ce qu'il va enseigner est jugé par des étudiants et des étudiantes qui ne savent pas ce qu'ils vont apprendre et qui décident. C'est extraordinaire! Ils ne veulent que ce qu'ils ont déjà. Et dans notre système d'éducation, aujourd'hui, de la maternelle jusqu'à l'université, trop souvent on ne leur donne que ce qu'ils ont déjà.

À l'école du « vécu » on lutte contre la culture. Pour changer cette approche et cette mentalité, il faut que nous cessions nous, nous les professeurs, les administrateurs et tous ceux et celles qui travaillent au sein de nos écoles, il faut que nous cessions notre petite démagogie de bas étage.

J'ai déjà dit et écrit : « La jeunesse n'est pas une qualité c'est un état ». La vieillesse aussi d'ailleurs. Et dans les deux cas, ça ne dure pas longtemps. Il y a des jeunes intéressants, il y en a des « épais ». Et il en est de même pour les vieux. Or, depuis bon nombre d'années dans nos écoles, nos collèges et nos universités, les jeunes ont raison. Par définition, ils sont beaux, ils sont « fins » et ils ont raison. Et quand quelqu'un s'avise de dire « Oui mais ils ne connaissent rien et ils n'ont pas de culture », il s'en trouve un pour répondre « T'es trop vieux, c'est pas la même culture mais regarde comme ils sont cultivés quand même; ils connaissent tous les vidéoclips par cœur, ils savent comment faire le rapport entre Sting et Michel Rivard ». Et nous avons décidé, pour leur plaire, pour être sûr qu'ils nous aiment, de transformer l'école en station de télévision. Il faut que ça soit le *fun*, que ça aille très très vite, que ce soit tout en petits morceaux mâchés d'avance. C'est ça que nous faisons et ils sont à peu près contents.

Mais comme ils ne sont pas complètement cinglés non plus, ils s'aperçoivent bien que la télévision, c'est meilleur. Nous transformons l'école en station de télévision et les stations de télévision font mieux que nous, n'importe quand, dans le genre *fast-food* culturel. Nous perdons sur tous les tableaux. Ils trouvent ça le *fun* parce que « c'est pas forçant », mais ils ont bien hâte de sortir pour aller regarder la télévision.

La difficulté d'apprendre

Nous ne savons pas leur offrir autre chose. Pas le *fast-food*, les vraies choses : les connaissances et les apprentissages sérieux. Or, l'apprentissage sérieux n'est jamais facile et le plaisir ne vient qu'après, pas pendant. Alors, il est évident que quand on raisonne de cette façon-là, on se retrouve devant des élèves et des étudiants et des étudiantes qui risquent de s'y crispier au départ. Depuis 15 ans, 20 ans presque, tous les professeurs, et nous sommes à peu près tous responsables de cela, nous avons lutté contre le « par cœur » et contre le bourrage de crâne en disant : « Ça n'a aucun sens, nous brimons leur liberté et leur spontanéité, leur naturel. » Et le naturel, quand on naît, c'est quoi ? Des petits singes qui ne savent ni marcher, ni manger tout seuls, ni parler, ni rien ! Le bébé est naturel. Mais l'homme de 60 ans, la femme de 80 ans qui ne sauraient ni marcher, ni parler, ni faire autre chose, seraient également naturels. Les connaissances, quand elles sont intégrées, assimilées, font partie du naturel enrichi de la personne. On ne perd pas son naturel ou sa spontanéité à savoir des choses.

J'ai rencontré un jeune, il y a quelques mois, qui devait chercher une adresse dans l'annuaire téléphonique. Incapable. Il cherchait, il cherchait; il savait lire, il savait écrire. Et je lui ai dit « Qu'est-ce que tu as ? Va dans les « O », tu cherches Ouellet, c'est dans « O » ». Problème mineur : il ne savait pas que « O » venait après « N » et avant « P ». Pourquoi ? Il n'avait pas

appris son alphabet par cœur. Trouvez-moi une façon d'apprendre l'alphabet autrement que par cœur. Trouvez-moi une façon d'apprendre 1-2-3-4-5-6-7-8-9-10 autrement que par cœur. Trouvez-moi une façon d'apprendre « Les sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone » autrement que par cœur. Ça ne sert à rien de se faire croire qu'ils n'auront pas de par cœur à faire, il faut apprendre par cœur. Je sais que c'est « plate », je sais que ce n'est pas drôle, je sais qu'on peut rendre les choses un peu plus amusantes en faisant des chansons. Je sais tout cela, mais ça n'empêche pas qu'il faut apprendre par cœur.

Il en va de même du bourrage de crâne. Comment savoir et retenir tel ou tel moment de l'histoire, tel ou tel moment de la littérature, tel ou tel moment de la politique nationale ou internationale si l'on n'acquiert pas et qu'on n'ingurgite pas ces connaissances presque de force. Ça ne vient pas par l'opération du Saint-Esprit. Pour pouvoir penser, pour pouvoir réfléchir, il faut avoir un crâne bien plein, il faut faire du bourrage de crâne. Ce qui veut dire que quand on se retrouve devant une classe, on ne peut pas annoncer que ça va être la fête pendant toute l'année. Il faut avoir l'honnêteté et l'absence de démagogie pour dire « Vous n'êtes pas si beaux et si fins que ça, et moi, je suis souvent plus beau et plus fin que vous; c'est pour ça que je suis professeur et que vous ne l'êtes pas. Deuxièmement, je sais des choses que vous ne savez pas, je vais vous les apprendre et si vous ne les apprenez pas, tant pis pour vous; mais ce ne sera pas drôle toute l'année. » Il y a combien de professeurs qui disent cela ?

Et il faut aussi éviter de tomber dans le piège du court terme. Bien sûr, chaque jour s'ajoutent des connaissances à l'humanité. Chaque jour on fait des découvertes. Chaque jour on ajoute au patrimoine, mais dans certaines de nos écoles, on n'apprend ou on n'enseigne que ce qui se rajoute au jour le jour. Sans décantation, sans discrimination aucune : tout ce qui est nouveau est bon par définition. On n'arrête pas le progrès et c'est ainsi qu'on court après sa queue, éternellement, parce que parmi toutes les inventions et les découvertes qui sortent, il y en a 90 ou 95 pour cent qui disparaissent dans l'année qui suit; puis il en arrive de nouvelles, et on court encore et on se retrouve devant de nouveaux élèves avec de nouveaux apprentissages qu'on n'a même pas, nous-mêmes, eu le temps d'assimiler. Pourtant, il y a un patrimoine de connaissances phénoménal que l'humanité a construit depuis des siècles mais sur lequel nous ne construisons pas, et pire, que souvent nous ne connaissons pas.

Je vais dire quelque chose de très dur pour certains, mais je pense que je ne suis pas loin de la vérité : il y a des professeurs du « vécu » qui disent : « On ne peut pas enseigner aux élèves Zola, Camus, Hugo et Shakespeare parce que c'est trop loin de leur réalité, ils ne comprendraient pas. » Et un certain nombre de ces

professeurs s'en font une justification alors qu'on sait qu'ils n'ont jamais lu Zola, Camus, Hugo ou Shakespeare.

La langue

La culture est une valeur ajoutée; ce n'est pas ce qui est, c'est ce qui se rajoute et ce qui sera. La culture, c'est le savoir parler, lire et écrire. On le répète de plus en plus de ce temps-ci, mais c'est un peu comme une sorte d'incantation qui ne mène pas très loin. Pourquoi? Parce qu'on a décidé qu'il fallait communiquer, à tout prix, mais on a oublié un tout petit préalable: pour communiquer il faut avoir les instruments pour le faire. Et la communication, dans n'importe quel pays du monde, dans n'importe quelle culture, c'est d'abord et avant tout une langue.

Une langue; savoir parler, lire et écrire.

C'est vrai que nos enfants communiquent mieux que nous le faisons à leur âge. Mais il n'est pas certain qu'ils le fassent dans une langue très correcte. Parce qu'ils répètent au son ce qu'on leur dit, mais qu'ils sont absolument incapables d'analyser. Et c'est pourquoi le verbe s'accorde rarement avec le sujet, et qu'on n'arrive pas, mais d'aucune façon, quand on écrit, à accorder un participe passé ou à mettre au pluriel un adjectif qui s'accorde avec un nom au pluriel. C'est qu'on envoie nos enfants dans « l'champ » : « Allez-y, communiquez. » Mais sans outils !

Et il faut une communication « moderne »; sans cela, on passe pour des arriérés. Alors qu'est ce que ça donne ? Moi, je reçois parfois à l'université des enfants de 13, 14, 15 ou 16 ans qui viennent m'interviewer pour leur examen de français, avec leur caméra vidéo. Ils ne savent pas faire fonctionner la caméra, ils savent à peine parler, ils ne savent pas qui je suis, ils savent à peine que j'existe. Mais ils viennent m'interviewer parce que le professeur a dit « Va interviewer Bourgault pour ton examen de français ». J'accepte gentiment, je parle, ils posent une question que le professeur leur a inspiré, je réponds pendant quinze minutes, et c'est leur examen de français. Ils ont toujours de bonnes notes, je suis bon. Mais c'est moi qui a passé l'examen. Ils n'ont aucun instrument, mais ils font du journalisme !

Apprendre à lire

On dit que nos jeunes ne savent pas écrire et c'est à peu près vrai, mais je vous rassure : les plus vieux parmi nous le savent, à 18, 19 ou 20 ans, quand nous avions l'âge de nos jeunes d'aujourd'hui, nous ne savions pas écrire non plus. Alors arrêtons de nous gargariser en disant que nous, on était extraordinaires, ce n'est pas vrai !

Apprendre à écrire c'est une « maudite job », et savoir écrire, ce n'est pas donné à tout le monde et ce ne sera jamais donné à tout le monde. C'est une spécialité très « pointue » et il ne faut pas espérer trop de l'école démocratique qui voudrait que tout le monde excelle dans l'écriture, c'est impossible. Ça ne veut pas dire de ne pas faire d'efforts pour améliorer la situation, mais c'est un métier en soi et ça prend toute une vie pour arriver à peu près à le maîtriser.

Mais, savoir lire, qu'est-ce nous faisons dans nos écoles pour le savoir-lire ?

C'est une catastrophe monumentale et qu'est-ce que fait le ministère de l'Éducation ? Et qu'est-ce que fait le ministère de la Culture ? Ils font des salons du livre, ils font des campagnes de lecture; on incite nos jeunes à lire et tout ça ne donne absolument rien! Ils ne savent pas lire !

Et ça va jusqu'à l'université. La moitié de mes étudiants ne savent pas lire mais ça, on ne le souligne jamais. Ils lisent pour se débrouiller. Bien sûr qu'ils sont capables de lire tranquillement un texte, ils sont capables — à peu près — de savoir de quoi il retourne, mais ils lisent si lentement que le seul journal, par exemple, qui leur soit à peu près accessible, c'est le *Journal de Montréal*. Et je les vois et vous les voyez : on leur offre un livre; ce n'est pas qu'ils n'ont pas envie de lire le livre, mais il faut les pousser pour qu'ils finissent par nous dire — parce qu'ils trouvent cela humiliant — « Écoute, ton livre de 300 pages, ça va me prendre l'année; j'ai pas envie. »

Ça leur prend une demi-heure pour lire une page et pourquoi pensez-vous ? Pour une raison technique extrêmement simple — il serait temps que toutes nos écoles, que tous nos professeurs et que le ministère de l'Éducation en soient conscients — nous apprenons à lire, la plupart du temps, à voix haute. Ce qui n'est pas une mauvaise méthode; c'est ainsi que nous apprenons presque tous à lire et cela, dans toutes les langues, ce n'est pas propre au Québec. Mais le malheur, c'est que nous continuons à lire à voix haute toute notre vie. Alors, devant un texte, même si nous ne prononçons pas les mots à voix haute, nous les prononçons dans notre tête. Ce qui ralentit le rythme de lecture de façon incroyable. Je fais faire l'exercice à des étudiants; je les rends d'abord conscients du problème et je leur dis : « Cessez de lire en prononçant les mots dans votre tête. » En moins d'un mois ils quintuplent leur vitesse de lecture et en trois mois, ils la décuplent facilement.

Comment voulez-vous que nous transmettions des connaissances à des gens qui ne savent pas lire ? C'est encore plus important que de savoir écrire, et pourtant, nous négligeons constamment cet aspect. La culture s'apprend beaucoup, beaucoup par la lecture.

Lire des œuvres

La lecture, ça veut dire aussi le recours aux œuvres, les meilleures de celles que nous avons produites depuis 10 000 ans. Pas les journaux. Je suis toujours surpris quand je vais dans des écoles secondaires ou des cégeps et que les étudiants sont tout contents de me dire qu'ils étudient un de mes textes. Quoi ? Pas mauvais, mais ce n'est pas une grande œuvre ! Ce n'est pas ça la littérature ! Et encore, s'il n'y avait que mes textes... Imaginez tout ce qu'on lit ! C'est pour être près de leur « vécu ». S'ils lisent les nouvelles, ça les accroche, mais le XIX^e siècle c'est « ben plate ».

On les retrouve à l'université, plus tard, et ils n'ont pas lu une seule œuvre. Mes étudiants me demandent toujours des choses très spécialisées, qui en général, correspondent au cours que je leur donne. Je dis « Non. Si vous voulez trouver ça, arrangez-vous, ça ne m'intéresse pas du tout ». Et je les embarque dans des œuvres. « Tout l'été, tape-toi Balzac pour le *fun*. — C'est qui ça ? — Cherche ! » Ils me reviennent ravis : « Je ne pensais pas que ça bougeait tant que ça, c'est comme un film de cowboy. » Je dis oui, c'est comme un film de cowboy, mais ça se passe au XIX^e siècle et c'est écrit, ça te permet d'apprendre à parler, d'apprendre à écrire et d'apprendre à penser. Ce n'est pas dans le *Journal de Montréal* qu'on va apprendre ça. Dans aucun journal non plus. Y compris avec les meilleurs journalistes. Les journalistes ont cette modestie de nous dire « Ne nous enseignez pas à l'école, nous écrivons très très vite, à la dernière minute; il faut que ça sorte et ça sort un peu n'importe comment, c'est mal corrigé ». Ne donnez pas ces textes-là aux élèves, tous les journalistes vont vous le dire. Mais c'est répandu dans toutes les écoles, c'est ce qu'on fait parce qu'il faut que le jeune soit près de son « vécu » !

Et c'est ainsi que la culture s'est dévoyée en divertissement total; on se divertit à l'école, on se divertit à la télévision, on se divertit en famille. Quand on interviewe Catherine Deneuve, on ne cherche pas à savoir comment cette femme pratique son art, ce qu'elle pense du cinéma et du métier d'actrice; on veut savoir quel maquillage elle emploie. On interviewe les plus grands créateurs et créatrices de ce siècle, on leur demande la couleur de leurs chaussettes. Il faut que ce soit divertissant, rapide, vite, vite, vite. Quatorze interviews en 20 minutes. Vite, vite, vite aussi pour l'information. Vingt fois par année, je refuse des entrevues où l'on me demande, de présenter, en une minute et demie, mes prévisions sur l'avenir du monde jusqu'en l'an 2 000.

Une école exigeante

Je le répète : l'apprentissage est rarement amusant, le plaisir vient après, quand on arrive à s'en servir et à réfléchir. L'école sans exigences, l'école du n'importe quoi n'importe comment où il faut que tout le monde

passe... tout le monde a droit à l'université... C'est de la foutaise ça !

Je connais un garçon de 20 ans qui est ramoneur. Je lui ai dit « Mais comment peux-tu être ramoneur ? Ça n'a pas de bon sens, tu devrais aller à l'école. » Il dit « Non j'aime ça être ramoneur. Je suis fou de ça et je veux devenir le meilleur ramoneur au monde et ce que j'espère, c'est partir ma propre compagnie de ramonage. » Il est raté le petit ? Selon nos critères, il est complètement raté. Parce qu'il a le droit d'aller à l'université, il faut qu'il y aille et s'il ne veut pas, on devrait le forcer. On force tout le monde au nom du droit à se rendre à l'université, mais en même temps, on n'a aucune exigence pour personne. La normalisation sous toutes ses formes.

J'ai eu un problème épouvantable l'an dernier dans un cours. Vous savez, à l'Université du Québec, on donne, en principe, des A-B-C-D-E; donner un « C » c'est très mal vu et surtout, le professeur est très mal vu. Alors pendant 10 ou 15 ans, on a mis des « A » à tout le monde. Les étudiantes et les étudiants étaient contents. Puis on s'est dit : « Ça n'a pas de sens »; alors on a commencé à mettre des « B ». Ouf ! ça a commencé à chiâler. L'an dernier, sur 25 étudiants et étudiantes, j'en ai coulé quatre. Mon cher ami ! La révolte totale, les quatre et tous mes autres étudiants solidaires ! Ils ont dit que mes notes étaient données n'importe comment, que je n'avais pas réfléchi. J'ai dit : « Très bien : si mes « E » ne sont pas bons, mes « A » ne sont pas bons non plus... » Là, la solidarité s'est comme un peu défaite... Or, j'ai voulu les rencontrer pour m'expliquer; une des filles qui avait coulé se demandait pourquoi; elle disait que j'étais injuste, que j'étais un « écoeurant ». J'ai pris le dernier texte qu'elle m'avait soumis, je l'ai lu aux autres et j'ai dit : « Maintenant vous donnez une note ». Oups...

À ne pas donner de vraies notes, on devient injuste envers tout le monde. Le droit à ceci ou à cela n'est pas nécessairement équivalent de la justice ! J'avais dit à une étudiante — je parle beaucoup plus d'étudiantes parce que j'ai beaucoup plus d'étudiantes que d'étudiants — « Je ne peux pas t'envoyer sur le marché du travail dans cet état là, tu n'es pas prête ». C'est revenu à une réunion. On m'a reproché ce que j'avais dit : « T'as pas d'affaire à dire ça; toi t'es professeur occupe-toi d'enseigner; le marché du travail s'occupera d'elle quand elle y arrivera. »

Nous cédon, nous laissons faire et nous finissons par adopter une philosophie du laxisme, de la facilité, de la paresse, de n'importe quoi, que nous transformons soudain en un discours sur l'excellence et la productivité, comme si tout cela allait ensemble. On ne voit même plus nos contradictions.

L'esprit de synthèse

Que dire de ce discours sur l'excellence et la productivité aujourd'hui. L'excellence, j'en suis! Bien sûr, mais ça n'a rien à voir avec la productivité! Rimbaud n'était pas productif! Einstein n'était pas productif! Les machines seront toujours plus productives que nous. L'excellence n'est pas synonyme de productivité et la productivité n'ajoute rien au concept d'excellence. Les machines font toujours mieux... mais elles ne réfléchissent pas et il n'y a pas de véritable culture sans réflexion. Pour faire des synthèses, il ne suffit pas d'avoir toutes les connaissances du monde, il faut pouvoir mettre celles-ci en rapport les unes avec les autres, voir ce qui en découle, ce qu'on peut en retirer d'essentiel, quand on a confronté les connaissances les unes aux autres. Il faut réfléchir, quoi. Une connaissance scientifique peut parfaitement se confronter à une connaissance musicale ou à une connaissance littéraire. Et c'est dans la synthèse qu'on fait de tout cela qu'on trouve une approche de la vérité. Les gens les plus savants dans une matière ou dans une autre ne sont pas nécessairement les plus cultivés. Il faut donc acquérir cet esprit de synthèse et c'est à l'école qu'on peut le faire, à condition d'en avoir l'intention et d'avoir des professeurs et des administrateurs, des gens d'école qui ont envie de faire acquérir l'esprit de synthèse.

La perspective historique

Il faut aussi retrouver le sens de la perspective historique pour deux raisons évidentes : d'abord pour se comparer. Qu'est-ce que nous faisons dans nos écoles actuellement? Nous refusons de nous comparer. Et surtout dans le domaine de la culture. Un étudiant, l'autre jour, m'arrive avec une liste de livres à lire dans l'année; il doit choisir trois livres dans une liste de dix. Il y a trois livres québécois, pas parmi les meilleurs, et sept livres américains traduits. Qu'est-ce qu'on fait avec cela? À quoi il va comparer, comment va-t-il savoir si c'est bon ou mauvais? Le pire des séparatismes se joue dans nos écoles actuellement : québécois, québécois, québécois, québécois, des livres québécois, le roman québécois, le théâtre québécois; québécois, québécois, québécois, comme si nous étions toute la culture du monde à nous tout seuls! Il y a quelques années, j'entendais Victor Lévy-Beaulieu qui disait : « Il n'y a pas assez de livres québécois dans les librairies », et il exigeait que toutes les librairies mettent sur leurs présentoirs 50 pour cent de livres québécois. Mais c'est complètement cinglé! Nous ne sommes pas 50 pour cent de toute la littérature du monde! Ça, c'est le pire des séparatismes!

Replacer dans une perspective historique aussi pour ne pas réinventer la roue tout le temps. Je peux bien faire des beaux discours et répéter inlassablement ce qu'Aristote ou Aristophane ont dit il y a 2 000 ans, ça ne donnera rien à l'humanité. Je ne fais que répéter comme un perroquet; cela a été dit et mieux que ce que je peux faire. Et je vais vous donner un exemple, qui n'est pas à

mon honneur. Ça fait 30 ans que je répète partout, sûr de moi : « La politique n'est pas l'art du possible mais l'art de rendre possible ce qui est nécessaire ». C'est pas beau ça? Je me promène moi, un jars... je le répète sur toutes les scènes, fier comme Artaban. Mais comme tout le monde, je ne sais pas tout, je suis beaucoup moins cultivé que je le voudrais. Récemment, j'achète mon *Nouvel Observateur*; il y a, dans un article sur je ne sais plus quoi, une citation de Richelieu. C'est quoi la citation de Richelieu vous pensez? C'est textuel! J'avais probablement lu cela autrefois, j'avais cru que cela avait du bon sens, je me l'étais approprié et je l'avais répété. Et je le répétais sans même savoir que cela avait été dit. Si l'on ne fait que répéter tout ce qui a été dit parce qu'on n'a pas de perspective historique, parce qu'on ne sait pas, parce qu'on ne sait rien de ce qui s'est passé avant nous, il est évident qu'on n'ajoute rien à la culture.

Je vais vous donner d'autres exemples où la perspective historique fait défaut. Le SIDA serait la maladie de toute éternité. Et tout le monde croit cela. Mais quand j'étais jeune, la syphilis tuait beaucoup plus que le SIDA aujourd'hui. Au Québec, dans les années quarante, ce n'est pas si loin, il mourrait 1 200 personnes par année de tuberculose contre 300 du SIDA aujourd'hui. Je ne veux pas dire que le SIDA n'est pas important et que ce n'est pas grave, je veux dire qu'il faut mettre les choses en perspective. Quand on pense aux grandes pestes, aux grandes maladies, aux grandes épidémies, on arrive à relativiser les choses. Les femmes de 40 et 50 ans se retrouvent devant des jeunes filles qui disent qu'elles ne sont pas féministes, et ces femmes de 40 et 50 ans sont désespérées. Que voulez-vous, les petites ne savent pas ce qui s'est passé. Elles ne savent pas ce qu'étaient les femmes il y a 2 000 ans, il y a 500 ans, il y a 300 ans. Elles pensent que tout est gagné et que tout va bien parce qu'elles ne savent pas. Parce qu'il n'y a pas de perspective historique, et ça vaut pour tout, dans tous les domaines. On n'arrive plus à relativiser les choses parce qu'elles ne sont pas en perspective historique.

Le sens critique

Je termine rapidement sur le sens critique, que nous avons perdu complètement. On m'arrive à l'université avec des opinions d'une mollesse totale.

Pour une première raison; vous le savez, au Québec, si on élève la voix, c'est de la chicane. Moi, chaque fois que j'ai une discussion avec quelqu'un, comme je discute assez dur, j'élève la voix. « Arrêtons tout, c'est de la chicane. — Je ne me chicane pas, je discute; voici mes arguments, je les présente avec force, essaie d'en faire autant. — Non, non c'est de la chicane. » On se tait puis on ne dit plus rien. Ça, c'est de la chicane.

Et deuxièmement, tout est devenu relatif. Comme c'est le droit universel à tout, toutes les opinions se valent. Il n'y a plus de discussion possible; si je dis telle ou telle

chose, le contraire est aussi vrai. La discussion arrête là. Mais ce n'est pas vrai que toutes les opinions se valent. Il y a des gens qui disent : « Je respecte votre opinion. Je ne la partage pas mais je la respecte. » Pas moi. Il y a des opinions qui ne sont absolument pas respectables. Il y a des opinions qui sont basées sur l'ignorance et le préjugé et qui ne sont pas respectables, qui ne sont pas basées sur la connaissance, l'argumentation et la solidité du discours. Cela n'est pas respectable et on ne peut pas respecter cela. Sauf que maintenant, on respecte tout. Des opinions molles : on est pour et contre à la fois, personne ne se branche et nous sommes responsables de cela parce que nous laissons faire nos étudiants et nos élèves. Ils nous présentent n'importe quoi, n'importe comment; si c'est ce que tu penses, cela doit être correct. Bien non. Voici pourquoi c'est correct et voici pourquoi ce n'est pas correct. Et c'est à nous d'essayer de le dire, mais à condition de le savoir nous-mêmes.

CONCLUSION

Au fond, quand on a tout dit cela et qu'on se demande « Est-ce que l'école tue la culture ? », il faut se rendre compte qu'il y a une chose qui transcende tout et qui s'appelle la morale.

On se cherche des valeurs, il faut les retrouver dans la morale. La morale, elle n'a pas besoin d'être religieuse. Elle n'a pas besoin d'appartenir à une croyance. Elle est d'abord et avant tout un respect de soi et des autres. Elles sont là les vraies valeurs. On se contente trop souvent d'éthique professionnelle; les journalistes ont un petit code de déontologie parce qu'ils disent « Si on fait cela de travers, le public ne nous aimera pas ». L'éthique et la morale du profit c'est la même chose. Si les policiers disent « On ne tapera pas sur un noir parce que on va se faire « batter » par l'opinion publique », ce n'est pas de la morale. La morale, c'est de dire : « On ne tape pas sur un noir parce qu'on ne tape pas sur personne », que j'en tire profit ou pas. Une compagnie qui a un code d'éthique ne vole pas ses clients parce qu'elle a peur de se faire prendre. Une compagnie morale ne vole pas ses clients même si elle croit qu'elle ne se fera jamais prendre. C'est ça la différence. Les éthiques divisent et souvent s'affrontent alors que la morale unit. Et c'est ça qui transcende tout et nous devons être capables de l'assumer.

Il faut que nous enseignions la passion et le doute. Douter de tout sans jamais cesser de chercher la vérité et sans jamais perdre la passion. J'ai dit au début : « Que l'école nous apprenne donc à vieillir ». Apprendre à vieillir, c'est construire l'esprit. La culture, c'est la santé de l'esprit jusqu'à la mort, alors que le corps se dégrade. La culture, c'est le plaisir plutôt que l'ennui, c'est la liberté de penser par soi-même, plutôt que d'être pensé par les autres.

L'école ne peut pas être autre chose qu'un lieu de culture, de plaisir et de liberté. À nous de faire en sorte qu'elle le soit.